

## Le Couloubroux de mon enfance

Le Couloubroux de mon enfance  
Ne connaissait pas la télévision,  
Mais il y avait de la neige en abondance  
Et du monde dans toutes les maisons.

Épicerie, bistrot, école,  
Maréchal-ferrant et joueur d'accordéon,  
Curé et maîtresse d'école,  
Et les bambins jouaient à califourchon.

Il y régnait une grande convivialité,  
Toute l'année et pas seulement au temps de l'Avent,  
Et aussi une hospitalité,  
Qui faisait le bonheur des estivants.

Et si les familles applaudissaient aux bonheurs  
Comme nulle autre,  
Elles savaient se soutenir en cas de malheur  
Des uns et des autres.

Les personnes âgées étaient respectées,  
Les fiancés étaient pleins d'espoir,  
Les mamans se retrouvaient aux lavoirs,  
Les papas étaient aux champs au printemps et en été.

On y percevait des bruits familiers,  
Depuis le bûcheron frappant sur sa cognée,

Jusqu'aux coqs chantants, toujours altiers,  
Et aux bergers amenant pâître vaches et moutons bien  
alignés.

La vie s'écoulait au rythme des saisons,  
Et aussi de l'école pour filles et garçons,  
Avec en hiver la luge et le ski,  
Et en été, le « Bès » et les cabanes que l'on construit.

À Noël, auprès de la crèche, c'étaient les treize  
desserts,  
Et l'on faisait scintiller bougies et feux d'artifice sur  
le sapin vert.  
Lasagnes et merlan frit nous réchauffant du froid de  
l'hiver,  
Les enfants rêvant aux cadeaux qui allaient leur être  
offerts.

Au Jour de l'an, on se prêtait à une tradition :  
Les enfants devaient se rendre dans toutes les maisons  
Pour recevoir sous, papillotes, mandarines et bonbons.  
Il ne fallait pas y déroger sous peine de véritable  
punition.

Fin janvier, il y avait la « fricasse »,  
Et c'était la fête lorsqu'on tuait le cochon  
Qui permettait de remplir la besace,  
Avec les salaisons, pour se rendre en excursion.

Au printemps, on ramassait escargots, morilles et  
mousserons,

Qui agrémentaient omelettes rôties et chapons.  
C'était la dernière distraction avant la fenaison.

En été, les foins dégageaient des odeurs sublimes,  
Sous le soleil et le panorama des cimes.  
Et il fallait râtelier et charger la « liaille »,  
Et emprunter jusqu'à la grange la « draille »

Les estivants, en 203, Aronde, 2 CV ou Traction  
avant,  
Étaient dénommés les doryphores par « le Boniface »  
Qui craignait, aux jeux de boules, de ne pas parvenir à  
faire face,  
À ceux qu'il s'ingéniait à qualifier d'« envahissants ».

En fin d'été c'étaient les moissons,  
Qui nécessitaient de multiples bras,  
Et se terminaient par de grandes collations  
Pour redonner de l'énergie, tombée au plus bas.

À l'automne c'était la chasse,  
Et il fallait remplir la « biasse ».  
Il y avait toujours une soigneuse préparation,  
Des fusils et des sites d'action.

Nos chiens courants n'étaient pas des lévriers,  
Mais ils savaient débusquer les lièvres des touffes de  
genévriers,  
Et l'on entendait les coups de tromblons  
Résonner au plus profond de l'horizon.

C'étaient aussi les lèques,  
Qui se louaient par quartiers,  
Du Laverq, au Fanget et à Péloussier.  
On n'avait pas besoin de l'autorisation de l'évêque.

La Toussaint, le rituel était de se rendre au cimetière,  
Pour rendre hommage aux aïeux  
En portant des fleurs et récitant des prières,  
Et en aidant, pour s'y rendre, les plus vieux.

Les fruits rouges sauvages, c'étaient les framboises,  
Et les fraises qu'on cueillait dans les bois des  
voisinages.  
Les pommes et les noix couvraient toutes les saisons.  
Il n'y avait pas à l'époque, d'importation par avion.

Mais le goût en était mémorable,  
Et le parfum en embaumait toutes les tables.

En hiver, les veillées étaient fort appréciées  
Même si, pour les enfants, le « marchand de sable » y  
passait.  
Elles procuraient, dans la neige, onglées et froid aux  
pieds,  
Mais qui, en jouant à « cachette », rapidement  
disparaissaient.

Trois jours par semaine passaient des marchands  
ambulants.  
Annonces par des coups de klaxon stridents,  
chasseur, marchand de vin, boucher,

Épicier, poissonnier, boulanger.

Les plus appréciés des enfants étaient les épiciers,  
Où nos grand-mères n'achetaient pas des cahiers  
Mais des sucettes, caramels et surprises,  
À la condition de leur faire la bise.

L'un d'eux arborait sur son fourgon la formule :  
« Si vous vous levez tôt, buvez du café Calédo. »  
Et il fut affublé, ainsi que son fils, de ce dernier mot.  
Il n'aurait pas pu faire de même avec une mule.

Les boulangers plaçaient des petits pains  
Tout au fond des volumineux sacs de pains  
Qu'attendaient impatiemment les bambins,  
Pour tremper dans le café au lait le matin.

Aubert, Vernet, Rémusat, Roche et Reynaud,  
Pécoul, Mounier, Clariond, Guieu et Arnaud,  
Bayle, Magaud, Liotard,  
Roux, Savornin et Bernard :

Tels étaient les seize noms des familles originaires de  
ce village,  
Composé de la Vière, du Serre et du Bas-village,  
En périphérie duquel trois « campagnes » d'estivage  
Servaient pour stocker les fourrages.

Au bistrot, c'était « le Guste »,  
Qui n'avait rien du grand « Auguste »,  
Lequel avait maté avec ses légions,

Les habitants de notre région.

Mais il était fort sympathique,  
Avec sa mine biblique ;  
Il était le rendez-vous des dimanches et de l'été,  
Avec des jeux de boules à satiété.

Et il savait, à l'occasion,  
Donner un coup de main  
Dans les maisons  
Avec pour seule reconnaissance le vin et le pain.

À l'épicerie, c'était « la Laure » Roux.  
Elle n'avait rien d'un supermarché,  
Mais il faisait bon y démarcher  
Dans les odeurs de la morue séchée et du sucre roux.

Monsieur Mounier était le maréchal-ferrant.  
Quand ses clients revenaient des champs,  
Il actionnait marteau, soufflet et tenailles,  
Pour préparer les équidés, l'été, à la bataille.

Le « Dédé Clariond » y était la vedette,  
Avec traction avant et tracteur quand il épousa la  
« Ginette ».  
Vêtu en bleu marine et coiffé de la « tarte » des  
chasseurs alpins,  
Il partit pour la guerre d'Algérie un matin.

On disait de Léopold Roux qu'il était souvent malade  
« tout petit »

Devenu agriculteur, il disait, très occupé : « Je n'ai  
pas le temps. »  
Il entourait sa propriété de barbelés, pour que cela  
dure longtemps  
Lorsque, prisonnier en Allemagne, il s'était bien  
endurci.

Désiré Magaud était un vénérable cantonnier,  
Qui, sur la nationale, avec sa brouette, s'affairait,  
Et, parfois même, comptait les véhicules qui  
passaient.  
Ce brave homme qui « chiquait », ne peut pas être  
oublié.

Mais vint un jour, hélas,  
Qui sonna pour l'école le glas  
Car trois élèves seulement y étaient enseignés le soir  
et le matin,  
Yvette et Francette Pécou, et Claude Savornin.

Il fallut alors se résoudre à l'émigration,  
Par le Dodge jaune à phares blancs, vers une nouvelle  
destination,  
Le collège de Seyne et Paul Trotabas,  
Comme tous les enfants des environs, des hauts et des  
bas.

Ainsi va la vie et l'évolution,  
Qui a, depuis, bien modifié les villages de notre  
région  
Et nous fait nous remémorer avec quelque nostalgie,

Ces temps révolus, envolés comme par magie.

Car souvenirs d'enfance,  
Et faits enfouis dans un passé trop lointain,  
Peuvent ressurgir en abondance,  
Des âmes au fond desquelles ils ne se sont en fait  
jamais éteints.

Il en est de même pour nos souvenirs du lycée  
Gassendi  
Qui nous ont conduits à créer une association  
Pour nos souvenirs de dortoir, réfectoire, cours et  
récréations  
Et même punitions qui nous ont été infligées  
dimanche et samedi.

Et nous ont fait faire un saut dans le temps  
De cinquante-trois ans.



Faisant croire que, dans sa méditation, il était dans les nuages.

Puis, lorsque l'épreuve avait pris fin,  
Il savait manifester sa grande mansuétude,  
En offrant petits gâteaux et vin fin  
À l'impétrant, comme il en avait l'habitude.

Ayant à Couloubroux sa cure,  
Il était chargé de trois villages et n'avait pas de  
voiture.  
Il ne se déplaçait qu'à pied,  
N'ayant ni cheval ni voiturier.

Le dimanche, il célébrait trois messes le matin,  
D'abord à Maure, puis à Couloubroux et au Vernet  
pour la fin,  
Faisant tout ce trajet aller-retour  
D'une seule traite et sans contour.

Si bien qu'il lui arrivait de perdre, car très pressé,  
dans ces trajets,  
Certains ornements de sa charge,  
Que lui restituaient bien volontiers ceux qui passaient,  
Ce dont il ne prenait pas ombrage.

Le dimanche après-midi, il s'essayait aux jeux de  
boules,  
Et ses adversaires respectaient son autorité,  
Lorsqu'il déplaçait le cochonnet et même les boules,  
Par sa soutane longue qui traînait.

Car cet homme, à l'apparence intègre,  
Avait en sainte horreur l'idée de perdre,  
À ce jeu innocent de la pétanque  
Qui pourtant ne le mettait pas en état de manque.

Lors de l'une de ces parties, dont il avait l'habitude,  
Il voulut faire un jeu de mots à propos d'un soûlard  
d'en haut,  
Mais ce dernier, moins saoul qu'à l'habitude,  
Lui renvoya à la figure son image de « vieux  
corbeau ».

Outre la lecture et le jardin, sa passion était la chasse  
Qu'il pratiquait toute l'année, à l'insu des « garde-  
chasse »,  
Se déplaçant avec une « canne-fusil »  
Qui laissait croire qu'il pratiquait ce loisir sans outil.

Et, comme à l'église et au jardin, il emportait son  
éternelle « biasse »  
Repérant grives, rapaces et écureuils,  
Lesquels, quand il visait, le faisaient cligner de l'œil.  
Et le « pan » était suivi de la mise dans la besace.

Parmi les agriculteurs, il était un érudit,  
Au bistrot du village on écoutait ses conversations  
À bâtons rompus avec les notables des environs,  
Avec force mots d'esprit.

Nos premières leçons de catéchisme

Auprès de lui nous avons eues,  
Sans jamais d'explication sur le grand schisme,  
Que lui-même n'avait pas vécu.

Et à la belle saison,  
Aux enfants de ma génération,  
Il aimait distribuer  
Les plus belles poires de son verger.

Comment, ainsi, ne pouvons-nous pas conserver  
De ce saint homme  
Le sentiment non usurpé  
Que la bonté est ce qui sied le mieux aux hommes ?

La vieillesse, hélas, sonna le glas  
De ce religieux frappé par la loi de séparation de  
l'Église et de l'État,  
Qui de ce jour le laissa fort dépourvu,  
Mais les plus riches de ses paroissiens furent planche  
de salut.

Et un jour, lorsque, âgé, lors d'un sermon,  
Il déclara que les femmes étaient des démons,  
Toutes les dames se regardèrent alors bien bas  
En pensant qu'allait finir bientôt son règne d'ici-bas.

Il fallut alors l'hospitaliser  
Mais ses fidèles ne manquèrent pas de lui témoigner,  
La reconnaissance qu'il avait méritée,  
Ayant fait montre toute sa vie de charité.  
Il mourut quelque temps après en élu,

Comme toute sa vie il avait vécu :  
En odeur de sainteté,  
Et au ciel on pense qu'il est monté.

Tel fut le dernier curé de mon village,  
Connu et reconnu de tous les environs,  
Appelé aux enterrements, aux baptêmes et aux  
mariages.  
Sa personnalité a marqué de nombreuses générations.